

L'Etat islamique, laboratoire du siècle ?

La "guerre révolutionnaire" des nouveaux jihadistes



Par **Jean-François Fiorina**

Directeur adjoint
de Grenoble Ecole
de Management
Directeur de l'ESC
Grenoble

Comment vaincre l'Etat islamique (EI) ? La stratégie à adopter face aux avancées du groupe jihadiste en Irak et en Syrie a été au cœur d'une réunion, le 2 juin 2015 à Paris, des pays de la coalition internationale dirigée par les États-Unis. Malgré 4000 raids aériens menés en dix mois, l'avancée des extrémistes sunnites n'a pu être contenue. Pire : ces dernières semaines ont vu tomber entre leurs mains les importantes villes de Ramadi (Irak) et Palmyre (Syrie) - un joyau architectural inscrit au patrimoine de l'humanité. Les raisons de cet échec sont nombreuses. Le double jeu mené par les autres acteurs sunnites et leurs alliés occidentaux en Syrie, où l'objectif prioritaire reste de renverser le gouvernement de Bachar al-Assad, n'y est pas étranger. Mais c'est sans doute dans le diagnostic de ce qu'est la réalité de l'EI, de ses objectifs et de ses actions qu'il faut chercher les racines de ce cuisant échec. Car comment combattre une puissance que l'on se refuse à essayer de comprendre ?

Selon l'Observatoire syrien des droits de l'homme (OSDH) cité par *Le Monde* du 02/06/2015, "l'EI, qui contrôle la moitié du territoire syrien, a encore étendu son emprise près de la frontière turque et au sud de la cité antique de Palmyre, conquise le 21 mai". Depuis son offensive fulgurante lancée le 9 juin 2014, l'EI s'est emparé de larges pans de territoires érigés officiellement en Califat le 29 juin suivant. S'il a profité de la guerre déclenchée en Syrie pour y prendre progressivement, depuis 2013, le contrôle de vastes régions, l'EI a pour origine le champ de braises laissé par les Américains en Irak. C'est ce que rappelle Xavier Raufer, directeur des études du Département de Recherche sur les Menaces Criminelles Contemporaines (DRMCC) de l'Université Paris 2, dans une récente étude publiée sous forme de supplément au n°5 de la revue *Conflits* (avril-mai-juin 2015).

Irak, "le laboratoire du siècle"

Professeur au CNAM, le criminologue Alain Bauer le souligne dans son introduction à l'étude du DRMCC : "Sans compréhension pleine et entière du terrible engrenage irakien, qui va de 'Mission Accomplished' à une évacuation sans gloire, la terreur ne saurait se résorber, elle ne pourra que perdurer". Un engrenage très directement lié à l'intervention de Washington, justement dénoncée en 2003 par la France (ainsi que par l'Allemagne et la Russie). Pour Xavier Raufer, "l'occupation américaine a transformé ce pays en couveuse à jihadis ; en un laboratoire où ils inventent et perfectionnent leurs techniques de guérilla : véhicules piégés, enlèvements, bombes artisanales et autres terrifiants engins, issus d'une efficace et abordable boîte à outils, employée

"Sans compréhension pleine et entière du terrible engrenage irakien, la terreur ne saurait se résorber, elle ne pourra que perdurer" (A. Bauer)

L'appellation "terroriste" est potentiellement trompeuse : c'est une véritable "guerre révolutionnaire" que mène l'EI, avec pour objectif une victoire totale.

à grand succès de l'Afghanistan au Mali, en passant par le Yémen". L'appellation de "terrorisme" est potentiellement trompeuse : c'est en fait une "guerre révolutionnaire" que les États-Unis ont perdue entre 2006 et 2012, et qui se poursuit aujourd'hui en débordant son cadre initial. Une guerre révolutionnaire au sens précis où l'entendait son concepteur, Mao Tse Toung, notamment dans son texte *De la guerre prolongée* (1938), c'est-à-dire un conflit idéologique et total. Idéologique, l'islam remplaçant le communisme qui était au centre de la doctrine maoïste à la fois comme "horizon indépassable" et moyen d'encadrement - y compris par la terreur - de la population. Conflit total aussi, où la guérilla ne constitue qu'un aspect, voire une phase transitoire de la guerre, l'objectif restant, par un grignotage progressif du territoire ciblé, la "bataille décisive" : celle qui, grâce à un rapport de force favorable, permet de faire basculer la situation en sa faveur. La puissance, notamment en matériel moderne servi par des soldats aguerris, de l'Etat islamique, de même que sa stratégie de conquête et de renforcement d'un espace géographique viable, confirment cette analogie.

Car l'Etat islamique est d'abord une puissance militaire, de l'ordre de 10 000 à 25 000 combattants, dont l'ossature est fournie par d'anciens officiers de Saddam et des milices armées. C'est pourquoi Daesh ne peut être vaincu par une simple campagne de frappes aériennes, même appuyée par des opérations spéciales. Seule une armée de puissance au moins comparable serait à même d'en venir à bout. C'est d'ailleurs le calcul des puissances occidentales et de leurs alliés, qu'atteste le choix de renforcer les moyens et la formation des peshmergas puis surtout, désormais, de l'armée irakienne, en charge des combats au sol.

Anatomie du nouveau Califat

"L'Etat islamique est la résurgence d'un rêve médiéval qui va bouleverser durablement le Moyen Orient", estiment Olivier Hanne et Thomas Flichy de la Neuville dans l'édition revue et augmentée de leur ouvrage *L'Etat islamique*, primé par le Festival de géopolitique de Grenoble 2015. Des causes immédiates sont certes à l'origine de son apparition, puis de son développement. L'invasion américaine, bien sûr, qui a directement provoqué l'insurrection tout en aggravant les failles ethno-religieuses de la société irakienne. Mais aussi la compétition énergétique, les erreurs politiques du Premier ministre chiite Nûri al-Maliki (2006-2014), l'embrasement de la Syrie à partir de 2011, ou encore l'opportunisme des clans et tribus sunnites. Créé artificiellement sur les décombres de l'Empire ottoman, l'Irak est naturellement travaillé par des forces centrifuges. C'est pourquoi l'avènement du Califat islamique répond aussi à des causes plus profondes, souterraines, identitaires. Une grande partie du succès de l'EI tient en effet à sa référence à un passé glorieux, lorsque Damas (avec la suprématie de la dynastie des Omeyyades, VII^e-VIII^e siècles) puis Bagdad (califat abbasside, VIII^e-XIII^e siècles) étaient capitales de l'Oumma. L'EI ne propose pas seulement "un sunnisme débarrassé du laïcisme et du baassisme" : il impose un islam "pur", rigoriste, capable de "concurrer les chiites irakiens pour le scrupule religieux". Et ce, dans une région où "la présence des mosquées, de l'histoire et des symboles musulmans imprègne la population et suscite le rappel du culte, même auprès des croyants tièdes voire éloignés".

L'avènement du Califat répond aussi à des causes plus profondes, souterraines, identitaires, renvoyant à "l'âge d'or" des débuts de l'islam...

A l'instar d'Al Qaïda dont il est pour partie issu, et conformément aux préceptes de l'islam, l'EI entend assurer l'avènement d'un califat mondial. Mais en s'assurant au préalable le contrôle d'une base territoriale sûre. Ce qui fait dire à Alain Bauer, par comparaison avec le communisme, que l'EI suit "la voie stalinienne" de la révolution mondiale. "Outre un dispositif structuré et internationalisé, l'EI semble avoir pris comme modèle une synthèse entre le Hezbollah, le Baas et le Parti Bolchevik. Organisation véritable et pyramidale, faisant régner la terreur en interne et en externe, rassemblant des brigades aguerries (Libyens, tchéchènes, occidentaux,...), la structure est surtout connue pour sa brutalité, notamment contre ses ennemis les plus proches, les militants restés fidèles au dernier carré de dirigeants de ce qui reste d'Al Qaïda" ("Les enfants de Zarqawi", www.huffingtonpost.fr, 13/06/2014).

Quels scénarios pour l'avenir?

Pour les auteurs de *L'Etat islamique*, toutes les options sont aujourd'hui ouvertes. La première est la victoire de Daesh, parvenant à la tête d'un nouvel "Etat de fait" de quelque 10 millions d'habitants, "financé essentiellement par le pétrole, exploité par des compagnies chinoises". Ce qui entraînerait l'éclatement de l'Irak et de la Syrie, avant de menacer directement Israël, mais aussi la Jordanie et l'Arabie saoudite... Le 2^e scénario est celui d'une défaite de Daesh. "Mais la partition ethnico-religieuse de l'Irak a été consacrée" et "plus d'une dizaine de milliers de combattants jihadistes se sont dispersés après la fin de l'EI dans les pays sunnites de la région entraînant une contagion terroriste"... La 3^e option voit la défaite de Daesh, mais avec "la pacification": "Après la mort du calife et l'arrestation des jihadistes, les pressions internationales, associées à la coopération de Bagdad, ont permis une pacification entre sunnites et chiites en Irak, la préservation du cadre national et une meilleure redistribution des richesses pétrolières". Le Kurdistan en sort renforcé, mais la Syrie est sauvée, via des accords politiques qui permettent le lancement d'un processus de réconciliation nationale, tandis que le spectre d'une dislocation générale de la région s'éloigne... En attendant, comme le rappelle le *Wall Street Journal* dans son éditorial du 22 mars 2015, "le chaos est toujours le meilleur allié du jihadisme".

L'Etat islamique sera peut-être vaincu, ou au moins circonscrit, à l'avenir. Mais la solution passe tout à la fois par Riayd et Doha que par Téhéran, Bagdad et... Damas.

L'Etat islamique sera peut-être vaincu, ou au moins circonscrit, à l'avenir. Resistent son effet déstabilisateur et les racines de son indéniable dynamisme. Effet déstabilisateur qui est encore une fois le prolongement de l'aventurisme américain, le colonel René Cagnat, chercheur associé à l'IRIS, observant le retour en force de combattants étrangers en Afghanistan. Or "le nord afghan où les jihadistes sont en train de s'installer et de recruter nombre de jeunes séduits par leur discours appartient déjà à l'Asie centrale: l'ouverture d'hostilités au-delà de la frontière, en direction d'ex-républiques soviétiques, n'est sans doute plus qu'une question de temps" (www.iris-france.org, 01/06/2015). Quant aux racines de ce phénomène, Michael Axworthy estime, avec beaucoup d'autres, que "l'extrémisme islamique et le terrorisme de ces deux dernières décennies viennent essentiellement, via des financements et une influence religieuse, de l'Arabie saoudite" (*The Guardian*, 28/01/2015). Certains analystes y ajoutent le Qatar. Soit des États qui disposent de très importants moyens financiers et estiment jouer leur survie face aux puissances chiites. Rien ne laisse présager qu'ils modifient rapidement leurs options géopolitiques. Confirmant ainsi l'analyse d'Alain Bauer: "Désormais, le foyer d'infection, le marigot exsudant l'épidémie est l'Irak en guerre civile. Aujourd'hui au Moyen Orient. Demain ailleurs." ■

Pour aller plus loin: *L'Etat islamique. Anatomie du nouveau Califat*, par Olivier Hanne et Thomas Flichy de la Neuville, Bernard Giovanangeli Editeur, 191 p., 15 € "Terrorisme: l'Irak, l'origine de tout. Le laboratoire du siècle", supplément au n°5 de la revue *Conflits* dirigé par Xavier Raufer, 27 p., avril-mai-juin 2015.

EXTRAIT:

Les 'Harkis de Ryad' dans une guerre sectaire de dimension mondiale "Nous sommes dans le cadre précis d'un affrontement confessionnel sunnites-chiites, déchaîné désormais du cœur du continent africain (Boko Haram) jusqu'au Pakistan. À l'origine, le dialogue des États-Unis avec l'Iran islamique, vécu comme un mortel péril par les États du Golfe, Arabie saoudite en tête. Quand s'engage ce dialogue, les pétromonarches recrutent, à coup de milliards, tous les sunnites radicaux, combattants du jihad 'égarés' - salafistes fanatiques et sanguinaires y compris; plus des officiers sunnites de l'ex-armée de Saddam. En 2012-2013, les services spéciaux des pétromonarchies forment ainsi l'armée sunnite (plus ou moins) secrète, vouée à affronter l'ennemi chiite abhorré, - les 'Harkis de Ryad', en somme. Lancée au printemps 2014, cette guerre sectaire touche désormais tout l'arc musulman, de la Mauritanie à Mindanao; l'argent du Golfe y arrosant aussi bien Boko Haram que l'Etat Islamique en Irak et au Levant (EIL). Champ de bataille de cette néo-guerre de religion: la Syrie et l'Irak, pays aux mains de chiites ou d'alliés de Téhéran. Là, l'EIL n'est que la horde mercenaire surarmée du front sunnite, et l'offensive classique qu'elle mène sur place n'a rien à voir avec le terrorisme halluciné d'al-Quaïda" (Xavier Raufer in supplément à *Conflits* n°5, op. cit.)

Retrouvez d'autres analyses géopolitiques sur www.diploweb.com et sur <http://notes-geopolitiques.com>